

► Patrimoine

Giacomo Leopardi

D'une encre amère et noire

Écrivain italien, Giacomo Leopardi (1798-1837) poursuivit en vain de son vivant « les fantômes de l'honneur et de la gloire ». Aujourd'hui ses compatriotes le considèrent comme leur plus grand poète après Dante. Génie précoce et solitaire, il dénonça l'ennui si néfaste au bonheur, le plaisir fugace, l'extrême douleur.



Gérard Joulié

Faut-il être laid et bossu pour voir la vie en noir comme Leopardi ? Byron, qui était beau (quoique boiteux – de la boiterie de l'archange tombé du Ciel après avoir lutté contre Dieu), avait pourtant à peu près la même philosophie que Leopardi. Mais c'était celle d'un homme qui, tel le Satan de Milton, avait déclaré la guerre à la société et à l'humanité, et qui avait vécu sous le regard de ses contemporains, ces hommes qu'il méprisait hardiment, et il était aimé des femmes, ces créatures du Diable. Alors que Leopardi avait vécu comme un reclus dans son cabinet, courbé sur ses livres, rêvant de ses chers Anciens et d'une gloire qu'il ne connut jamais de son vivant, et ses contemporains, il ne les méprisait que dans le secret de son cœur. Byron, qui traversait le Léman et la lagune à la nage, était mort les armes à la main comme Achille sous les murs de Troie. Byron et Leopardi – qui auraient pu se rencontrer – sont morts tous les deux dans leur trente-neuvième année, celle de la mort de Pascal, cet autre misanthrope, comme tous ceux que les dieux ont choisi d'aimer.

« Je naquis d'une famille noble, dans une ville ignoble d'Italie », écrivit-il. Le comte Monaldo Leopardi, son père, se disait fier de son palais, de son rang et de sa ville. Il préférait être le premier à Recanati que le second à Rome. Toutefois il vénérait le Gouvernement pontifical, et tenait à l'Ancien Régime par toutes les fibres de son être. Convaincu de son importance, il était toujours vêtu de noir, portant la culotte courte, l'habit brodé et l'épée. « Avec une épée au côté, et un habit de cérémonie, disait-il, il serait impossible de tomber très bas, même si on le désirait. »

Une mère parfaite...

La comtesse Adelaide, mère du poète, était une femme parfaite dans le sens le plus atroce du mot. Toute sa vie, écrit son mari, elle ne connut d'autres intérêts que ceux de sa famille et celui de Dieu. Elle condamnait tous les plaisirs, toutes les distractions qui éloigneraient de Dieu. N'est-ce pas du pur Pascal, mais d'un Pascal sans *Le Memorial*, et sans tout un chemin de croix ? « J'ai connu une mère,

écrivit plus tard son fils, qui, non seulement refusait sa pitié aux parents qui perdaient des enfants en bas âge, mais les regardait avec une profonde et sincère envie, parce que ces enfants, échappant aux périls du monde, du péché, de la chair et du diable, s'étaient envolés au Ciel, ce pendant que leurs parents se voyaient délivrés du souci de les élever. (...) Le jour de la mort d'un de ses enfants était pour elle un jour heureux et elle ne comprenait pas comment son mari pouvait se lamenter. Elle tenait la beauté pour un vrai malheur et quand elle voyait ses enfants laids ou infirmes, elle rendait grâce à Dieu. Elle ne négligeait jamais une occasion de leur montrer leurs laideurs et s'étendait, avec une impitoyable franchise sur les inévitables humiliations que de tels défauts physiques pouvaient causer. Tout cela pour les corriger du péché d'orgueil. »

“La sainteté attirait moins Leopardi que la gloire.”

On comprend qu'avec des parents aussi terribles et une pareille éducation il eût fallu être un saint pour conserver la foi de son enfance. Giacomo, qui n'était pas né pour être un saint la perdit, après avoir pourtant montré une piété sincère et servi la messe avec un grand zèle. Mais la sainteté l'attirait moins que la gloire.

Un véritable érudit

Le palais du comte son père contenait une immense bibliothèque. C'est là que Giacomo entreprit sa propre éducation. Il lui sans pédagogie les langues anciennes, latine, grecque et hébraïque. À l'âge où d'autres annoncent le rudiment, il devint un véritable érudit. Pendant toute son enfance il vécut dans cette bibliothèque : il y avait usé ses yeux ; il s'y était tordu. Son corps déformé, privé de tout exercice physique, ne résistait plus à aucun effort et lui était devenu un véritable instrument de torture. « Je me suis misérablement et irrémédiablement ruiné moi-même, convint-il, en rendant odieuse et méprisable mon apparence extérieure, la seule qui existe pour la majorité des hommes. » Depuis l'âge de 8 ans on l'habillait en abbé. Son père insistait pour qu'il prit les Ordres. Le cap de l'abbé ne dissimulait point la bosse du savant.

Les lettrés italiens sur lesquels ses travaux avaient attiré l'attention conseillaient



La statue de Giacomo Leopardi dans la cour du palais familial.

la patience à l'adolescent qui brûlait de quitter sa ville natale où il se consumait. « *La solitude est mauvaise pour les hommes qui brûlent de l'intérieur* », écrivait-il. Leopardi se sentait devenir patriote italien. « *J'ai atteint ma vingtième année, et qu'ai-je fait jusqu'ici ? Aucune grande action n'a illustré mon nom. Oh, mon pays, mon pays ! Je ne puis répandre mon sang pour toi, car tu n'existes plus. Oh, ma patrie ! Je vois les murs, et les arcs, et les colonnes et les statues désertes de nos aïeux.* » Leopardi a, à ce moment-là, deux ennemis : l'Ancien Régime et l'envahisseur français propageant pourtant des idées qui par certains côtés pourraient lui être sympathiques. En face de lui son père lui tient ce discours : « *Je n'approuve pas cette admiration pour l'Italie ancienne. Pour moi je trouve nécessaire d'obéir et vois peu la différence entre un souverain né au-delà ou en deçà des Alpes ?* » C'en était trop pour Giacomo. Il veut s'enfuir.

Leopardi se donne tout entier au désespoir et à la poésie

La privation de toute société féminine à quoi le condamnaient la folle prudence de ses géniteurs le jette au désespoir. À son père il écrit : « *Dans l'intérêt de quelque chose que je n'ai jamais connu mais que vous appelez le foyer, la famille, vous avez exigé de vos enfants le sacrifice, non seulement de leur santé physique, mais de leurs désirs naturels, de leur jeunesse, de toute leur vie.* » À dater de ce jour Leopardi refusa de se vêtir en abbé. Il se donne tout entier à son désespoir et à la poésie. Exercice que son père juge coupable et frivole. Pendant onze ans Leopardi n'écrivit plus de poèmes mais remplit plus d'un million de pages de ce qu'il appelle son *Zibaldone*, livre où il y a de tout, philosophie, philologie, science, histoire critique, citations, etc. Dans un poème sur Brutus, il montre l'homme qui se guérît de son malheur par le sui-

cide. Le désir de la mort grandissait en lui. L'un de ses oncles l'emmène à Rome. Il est déçu. Il avait détesté sa petite ville natale, mais elle était du moins à l'échelle humaine. À Rome il est ignoré. « *Dans une grande ville, écrit-il, un homme vit sans aucune relation avec ce qui l'entoure.* » Il retourne à Recanati. Deux camps s'y affrontent : les vieux, les parents et les prêtres qui défendent jalousement le trône et l'autel, et les enfants qui appellent de leurs vœux la liberté, l'indépendance et l'amour. Leopardi s'enfonça de plus en plus dans son pessimisme. Cloîtré dans la bibliothèque il y écrit ses *Operette Morali*, dont le thème est toujours le même : la vie est un mal, la mort est un bien. Manzoni salue en lui un maître de la prose italienne, mais Leopardi s'irrite quand on lui dit que son pessimisme est l'expression de son propre malheur. À ses amis libéraux qui croient aux réformes, Leopardi répond : le mal vient de la nature et de la condition humaines, non des institutions. Songeait-il qu'en disant cela, il rejoignait les vues les plus noires de sa mère, l'impitoyable comtesse Adelaide ? Ses dernières années furent un calvaire pour lui et pour ses proches. Malade des yeux, il a besoin à toute heure qu'on lui fasse la lecture ; insomniaque, que l'on partage ses nuits blanches. Pour adoucir son sort il se gava de douceurs. Il meurt d'une endocardite en mangeant un sorbet.

Leopardi disait de l'ennui qu'il était le plus aristocratique de nos sentiments. L'ennui, plus que le fameux bonheur annoncé par Saint-Just, et que connut Stendhal dans les loges de la Scala et dans les salons milanais – mais était-ce le même ? – est un sentiment nouveau au XIX^e siècle. Il est le frère jumeau du *spleen* et du *tedium vitae* baudelairien. Tel que l'a éprouvé Leopardi, c'est le sentiment aristocra-

tique et douloureux de n'être à sa place ni dans la société ni dans son siècle. Pascal ne l'a pas connu, lui qui a tout connu. Leopardi, lui, l'a connu, car il aurait voulu être le contemporain de Dante et de Machiavel, et surtout des Anciens, tels qu'il se les était imaginés dans ses longs loisirs et ses études philologiques. Il a pleuré sur l'Italie asservie à l'Autriche, à la papauté et à tous ces roitelets d'Ancien Régime qu'il méprisait copieusement, et qui avaient été renforcés dans leurs pouvoirs et leurs prétentions par la chute de Napoléon et la formation de la Sainte Alliance, les mêmes larmes amères que Dante sur l'Italie de son temps. Il est curieux de constater qu'à la même époque et non loin de lui, vivait un autre grand homme, sujet du roi de Savoie, Joseph de Maistre, qui, lui, mettait toutes ses espérances dans ce que Leopardi justement vouait aux gémonies.

La grandeur est dans le cœur des hommes

La grandeur n'est pas dans les faits objectifs, elle est dans le cœur des hommes et elle se rencontre dans les camps les plus opposés. Alors Leopardi devint misanthrope comme il n'est permis de l'être qu'à un bossu de génie et il écrivit d'une encre noire et amère, parce que « le monde est de la fange » : « *E fango il mondo* ». Le drame de Leopardi fut d'être à la fois ancien et moderne. Moderne par son incroyance et son scepticisme, hérités des Lumières, et ancien par le cœur, la conception de la vie, les aspirations et les nostalgies, frère de Dante et des grands hommes de Plutarque. Mais Dante avait la foi et pas seulement en l'Italie et Leopardi ne l'avait pas. Il sait que la cité an-

tique et la Rome républicaine ne pourront plus renaître, et il ne veut cependant ni de la Rome des papes ni de celle des Césars. Comment ressusciter la cité antique avec des hommes dont l'unique préoccupation est la conservation de leur existence et la quête du bonheur personnel et matériel ? Quelques années plus tard à peine, sous un ciel nordique cette fois un autre célèbre bossu, un autre célèbre misanthrope, élevé dans la même université allemande que Hamlet, le philosophe protestant Sören Kierkegaard élaborait une théologie de la crainte et du tremblement où l'angoisse, promue au grade de vertu théologique, remplaçait la *noia* leopardienne (1), plaçant le combat non plus sur l'agora mais dans le théâtre du cœur humain. Les chrétiens que cherchait Kierkegaard une lampe à la main comme Diogène, se faisant aussi rares que les grands hommes dont Leopardi pleurait la disparition.

Gérard JOULIÉ

Giacomo Leopardi, Correspondance générale, 1807-1837, *Allia*, 2 320 p., 50 €.

1. Le mot « noia » désigne en italien l'ennui.

En poche

LITURGIE

Ordo Missæ, forme extraordinaire de la liturgie romaine, latin-français

Les éditions Téqui offrent pour les utilisateurs de la forme extraordinaire

de la liturgie romaine ce qu'elles proposent déjà pour la forme ordinaire : un petit ordinaire de la messe, comprenant à la fois le texte latin et sa traduction française. Il ne s'agit en aucun cas d'un missel complet, mais juste du texte de la messe. Notons toutefois la présence des notations des *Kyrieles* les plus utilisés en paroisse ainsi que les textes des préfaces. Cet *ordo* est préfacé par le cardinal Castrillon Hoyos, A.B. *Tequi*, 208 p., 15 €.

LITURGIE

Missel des dimanches et fêtes

La publication par Be-noît XVI de son

motu proprio *Summorum pontificum* explique en grande partie que des éditeurs proposent à nouveau aujourd'hui des missels pour suivre cette liturgie. La Librairie vaticane, elle-même, n'a pas hésité à œuvrer dans ce sens, ici, il s'agit d'un petit missel de poche, préfacé par le père Bouyer et qui a le mérite de proposer l'ordinaire de la messe, les textes des messes des dimanches et des jours de fête ainsi qu'un certain nombre de prières utiles pour la vie chrétienne. Un regret cependant : l'oubli de saint Joseph, ajouté au Canon romain par le pape Jean XXIII, A.B. *Adoremus*, 638 p., 27 €.